Tabbaa Yasser, *Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo*.

University Park, Pennsylvanie, The Pennsylvania State University Press, 1997. 22 × 29 cm, 313 p.

C'est une étude architecturale des monuments ayyoubides d'Alep qui nous est présentée dans cet ouvrage par Y. Tabbaa dans une perspective comparative et en relation avec l'histoire politique et religieuse de la ville. Les deux premiers chapitres présentent le contexte social et politique d'Alep durant cette période. Les chapitres 3 et 4 traitent de la citadelle, tandis que les chapitres suivants regroupés sous le titre « Constructions pieuses » s'intéressent aux monuments religieux (grandes mosquées, sanctuaires, madrasas, établissements pour soufis). La conclusion met l'accent sur le succès de ces fondations alépines qui renforcèrent les liens entre le souverain et ses sujets et s'interroge sur l'influence de l'architecture ayyoubide sur l'architecture islamique en général.

Une abondante et intéressante documentation photographique et cartographique (dessins, plans, cartes) accompagne le texte. Certains dessins et plans sont tirés des archives de la Direction générale des antiquités syriennes, d'autres proviennent de publications anciennes, mais beaucoup de ces documents ont été complétés et de nombreux originaux enrichissent très utilement ce corpus.

Une telle synthèse sur l'architecture ayyoubide d'Alep était souhaitable car les études existantes sont anciennes et souvent partielles alors que ces dernières années l'histoire de cette période a beaucoup progressé. L'auteur a d'ailleurs privilégié dans son texte une approche thématique qui témoigne de sa volonté d'intégrer l'étude architecturale dans son contexte social et religieux. De plus, son intérêt pour l'épigraphie lui permet de corriger certaines lectures anciennes (cf. les inscriptions du *mašhad* al-Ḥusayn, p. 116-117) et d'établir une juste corrélation entre un monument et ses inscriptions, comme dans le cas du Firdaws (633/1235) dont les inscriptions au contenu mystique reflètent sa double fonction de madrasa et d'établissement pour soufis (p. 173-180).

Son souci de comparaison amène l'auteur à établir d'intéressants rapprochements avec d'autres monuments de la même époque bâtis en différentes régions de Syrie ou de Mésopotamie. Ainsi le palais d'al-ʿAzīz dans la citadelle donne lieu à une analyse détaillée (p. 81) et la comparaison de son plan à quatre *īwān*, répartis autour d'une cour carrée de dimensions modestes, avec celui d'autres palais de la même époque (Raqqa, Ṣahyūn, Q. Naǧm) permet de préciser les caractéristiques de cette architecture palatine ayyoubide jusque-là peu étudiée. La citadelle elle-même est replacée dans le développement général des forteresses syriennes et dans le contexte plus large encore des centres de pouvoir dans les villes islamiques. Mais il y a là un écueil à éviter, car s'il est légitime de s'interroger sur l'évolution de ces centres du pouvoir pour souligner éventuellement leurs différences temporelles et spatiales, il faut aussi prendre garde à ne pas dégager de schéma général ou global qui aurait comporté plusieurs étapes et qu'aurait suivi la plupart des villes du monde islamique. Ce serait retomber dans la théorie aujourd'hui unanimement rejetée de la « ville islamique » et, cependant, c'est ce que suggère Y. Tabbaa lorsqu'il tente de replacer la construction de la citadelle d'Alep dans l'histoire urbaine du monde islamique en général (p. 59) : « The third and equally pivotal stage in the transformation of Islamic cities occurred sometimes in the middle of the eleventh century, when the Sāmarrā model for royal architecture was gradually supplanted by that of the citadel palace ». C'est oublier que chaque région, chaque dynastie, développa ses caractéristiques propres et que certaines capitales, à commencer par Bagdad, ne connurent pas cette forme de résidence princière qu'était la citadelle.

Il est dommage, en outre, de relever dans cet ouvrage un certain nombre d'erreurs et de conclusions un peu hâtives fondées sur une lecture très incomplète des sources médiévales. N'est-il pas abusif, par exemple, de prétendre qu'Alep au Moyen Âge était la ville la plus importante de Syrie et de suggérer que sa population dépassait même celle de Damas (p. 2) ? Il suffit de considérer les listes des monuments dressées par l'historien ʿIzz al-dīn Ibn Šaddād au milieu du XIIIe siècle pour s'apercevoir du contraire (92 madrasas à Damas contre 46 à Alep pour ne donner qu'un exemple). On ne peut pourtant reprocher à l'auteur de ne pas connaître cette description topographique d'Alep. C'est sur elle et sur ses deux « Suites », celles d'Ibn al-Šiḥna (m. 890/1485) et de Sibṭ Ibn al-ʿAǧamī (m. 884/1479) que repose la plupart de ses informations textuelles. Toutefois les renvois aux éditions et traductions de ces sources sont incomplets et parfois inexacts. J. Sauvaget n'a pas édité les textes arabes d'Ibn al-Šiḥna et de Sibṭ Ibn al-ʿAǧamī (p. 10 repris dans la bibliographie p. 201 et 204). Il s'est contenté de les traduire [1]. L'ouvrage d'Ibn Šaddād comporte non pas quatre mais cinq sections éditées (p. 9 n. 20) [2]. Enfin, les deux grands dictionnaires biographiques d'Ibn ʿAsākir pour Damas et d'Ibn al-ʿAdīm pour Alep sont maintenant en cours d'édition pour le premier et entièrement édité pour le second [3].

De manière plus générale, il est regrettable qu'un manque de rigueur dans l'utilisation de ces sources soit à

(1) Il existe toujours l'édition ancienne d'Ibn al-Šiḥna par Sarkis, Beyrouth, 1909, mais une édition plus récente a été réalisée par K. Ohta à Tokyo en 1990. Le texte arabe de Sibṭ Ibn al-ʿAǧamī est, à ma connaissance, toujours inédit.

(2) Ajouter éd. et trad. de la description de la Syrie du Nord par A.-M. Eddé (texte arabe dans *BEO*, XXXII-XXXIII, 1980-81, 205-402 et trad. française, Damas, 1984).

(3) Cf. Ibn ʿAsākir, *Ta'rīḫ madīnat Dimašq*, publications de l'Académie Arabe de Damas depuis 1951 ; Ibn al-ʿAdīm, *Buġyat al-ṭalab fī ta'rīḫ Ḥalab*, éd. S. Zakkār, 11 vol., Damas, 1988.

BCAI 16 (2000) Tabbaa Yasser : Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo, recensé par Anne-Marie Eddé
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'origine de certains amalgames entre les périodes historiques. Ainsi partant de chiffres donnés pour la population d'Alep au début du XXe siècle par l'érudit alépin K. al-Ġazzī [4], Y. Tabbaa (p. 23) en déduit la répartition par communautés religieuses au sein de la ville ayyoubide du XIIIe siècle. Pour cette même répartition de la population dans les différents quartiers de la ville, l'auteur s'inspire aussi d'un ouvrage de ʿA. al-Fattāḥ Rawwās Qal'aǧī [5] qui n'est qu'un dictionnaire assez sommaire des quartiers et des principaux monuments fondé sur les ouvrages cités *supra* (Ibn Šaddād, Ibn al-Šiḥna, al-Ġazzī et Sauvaget) et qui ne fait aucune différence entre la situation à l'époque ayyoubide et celle de l'époque mamelouke. Toute évolution entre ces deux périodes est donc gommée. Ainsi on ne voit pas sur quelle source médiévale se fonde l'auteur pour dire que les chrétiens habitaient à l'ouest du quartier juif dans le quartier de Bāb al-Farağ (p. 23). Ce n'est qu'à l'époque mamelouke, qu'ils s'installèrent dans un nouveau quartier au nord-ouest d'Alep à l'extérieur des remparts, appelé al-Ğudayda. De même le souk aux chevaux (p. 24), à l'époque ayyoubide, était situé dans un faubourg méridional d'Alep [6] ; il ne se développa au sud de la citadelle qu'à l'époque mamelouke sur une place libre de toute construction dont nous ne pouvons affirmer – comme le fait l'auteur – qu'elle était occupée par un hippodrome à l'époque ayyoubide car les sources de cette époque n'en font aucune mention.

Ce manque de rigueur dans l'utilisation des textes débouche forcément sur des affirmations non fondées. Rien ne prouve par exemple que le *fondaco* des Vénitiens se trouvait au XIIIe siècle dans les faubourgs sud de la ville (p. 24). Y. Tabbaa reprend là une idée jadis exprimée par J. Sauvaget, mais qui ne repose sur aucune source médiévale. J'aurais tendance à penser, pour des raisons que j'ai exposées ailleurs [7], que cet établissement se situait plutôt dans les faubourgs ouest. Une certaine prudence et le conditionnel en tout cas s'imposent. Mêmes conclusions hâtives sur la composition de l'armée ayyoubide, avec des généralisations à partir du seul exemple égyptien. Ainsi pour Alep, il est faux de dire que l'infanterie était arabe et turcomane tandis que la cavalerie était turque et kurde (p. 31). Les bédouins turcomans et arabes ont aussi fourni de nombreux cavaliers à l'armée alépine. D'autre part comment affirmer que les émirs jusqu'à la fin de la période ayyoubide restèrent en marge de la vie culturelle et que rares furent ceux qui patronnèrent de nouvelles fondations (p. 31) quand on sait – et l'auteur lui-même relève le rôle de certains quelques pages plus loin – que les émirs furent les principaux bâtissseurs de leur temps. Sur les 46 madrasas fondées à Alep entre 1122 et 1260, 22 le furent par des émirs, 13 par des gouvernants ou des membres de leur famille et 8 ou 9 par des ulémas.

Des erreurs apparaissent également dans le commentaire sur la citadelle. Ce n'est pas al-Ẓāhir Ġāzī qui y fonda pour la première fois une mosquée à khutba et point n'est besoin d'aller chercher des modèles à Damas, à Samarra ou dans les châteaux umayyades (p. 60). Un tel monument existait sans doute dans la citadelle d'Alep dès le XIe siècle et en tout cas à l'époque de Nūr al-dīn. Al-Ẓāhir ne fit que restaurer l'édifice après l'incendie qui le ravagea en 609/1212. De même ce n'est pas Nūr al-dīn qui fit construire le sanctuaire d'Abraham (p. 62). Il se contenta de restaurer ce monument fondé à l'époque mirdasside, au XIe siècle, à l'emplacement d'une ancienne église [8]. Je ne pense pas non plus qu'il soit juste de dire qu'à l'époque ayyoubide on se préoccupa peu de construire de nouvelles grandes mosquées (p. 99). Celle de la citadelle – nous l'avons dit – fut restaurée par al-Ẓāhir Ġāzī, celle du faubourg sud al-Ḥāḍir, fondée par l'oncle de Saladin, Širkūh, fut agrandie au XIIIe siècle par l'émir Sayf al-dīn Ibn Ğandar et celles des deux autres faubourgs, al-Ramāda et al-Bānqūsā furent également fondées dans la première moitié du XIIIe siècle.

D'autres affirmations sont pour le moins discutables. L'auteur s'interroge à juste titre sur les caractéristiques peu connues et peu documentées du cérémonial ayyoubide et tente d'apporter quelques réponses à partir des vestiges archéologiques tel Bāb al-Maqām qui s'ouvre au sud du second rempart construit à l'est de la citadelle, sur le tracé de l'ancien fossé des Rūm (p. 67). Cette porte présente la particularité d'être une porte à 3 baies avec une entrée droite axiale, c'est-à-dire non coudée comme dans les autres portes conservées à Alep. Y. Tabbaa en reprenant un ancien schéma de E. Herzfeld [9] part du postulat que la base de la construction, donc le plan général de la porte, est ayyoubide ce qui n'est confirmé par aucun texte ni indice épigraphique. Il conclut que cette porte bâtie à l'entrée de la voie menant à la citadelle fut sans doute conçue pour permettre aux processions et au cérémonial ayyoubide de s'y déployer. Notons que les sources textuelles attestent de l'existence d'un mur en terre sur ce tracé de l'ancien fossé des Rūm dès le règne d'al-Ẓāhir Ġāzī (1186-1216), mur rebâti en pierre peut-être sous le règne de son fils al-ʿAzīz (1216-1236). Cependant, à l'époque ayyoubide ce mur qui constituait certes un premier obstacle sur la route des assaillants n'était pas considéré comme le rempart principal de la ville. De construction médiocre, il ne laissa aucune trace archéologique et les quartiers qu'il entourait étaient toujours considérés comme des quartiers *extra-muros*.

(4) Dans son ouvrage *Nahr al-ḏahab fī ta'rīḫ Ḥalab*, Alep, 3 vol., 1926. Ces données ont été reprises par J. Sauvaget, *Alep : essai sur le développement d'une grande ville syrienne des origines au milieu du XIXe siècle*, Paris, 1941, 62.

(5) *Ḥalab al-qadīma wa l-ḥadīṯa*, Beyrouth, 1989.

(6) Cf. Ibn Šaddād, *Al-aʿlāq al-ḫaṭīra fī ḏikr umarā' al-Šām wa l-Ğazīra*, éd. D. Sourdel, Damas, 1953, 149.

(7) A.-M. Eddé, *La principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Stuttgart, 1999, 525.

(8) Sur les aspects militaires et les monuments de la citadelle, cf. Eddé, *Principauté ayyoubide*, 259-279, 289, 294, 430.

(9) E. Herzfeld, *Matériaux pour un corpus inscriptionum arabicarum*, 2e partie, *Syrie du Nord*, 3 vol., Le Caire, 1954-56, I, 66-69.

BCAI 16 (2000) Tabbaa Yasser : Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo, recensé par Anne-Marie Eddé
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ce n'est qu'à l'époque mamelouke qu'une nouvelle enceinte fut solidement édifiée sur ce tracé. La maçonnerie inférieure de la porte est certes différente de celle qui la surmonte, mais cette dernière étant datée par une cartouche au nom de Barsbāy (1422-1438), rien ne s'oppose à ce que la base de la porte soit du début de la période mamelouke. Il est fort peu probable en tout cas, étant donné le développement de la ville à l'époque ayyoubide, qu'une porte à entrée triomphale ait été prévue à cet endroit. J. Sauvaget, H. Gaube et E. Wirth la considèrent d'ailleurs comme une porte mamelouke [10].

Un autre exemple de conclusion hâtive dans la datation de monuments est celui qui concerne l'édifice communément appelé Maṭbaḫ al-ʿAǧamī (p. 90-91). L'auteur attribue sa construction à l'époque ayyoubide, sans autre argument que son nom (qui renverrait à la famille des Banū l-ʿAǧamī, grande famille de notables alépins qui possédaient des demeures dans ce quartier) et son aspect architectural. Le plan du monument (une cour centrale entourée de quatre *īwān* (?) d'après l'auteur alors que le plan, fig. 62, n'en montre que deux) serait donc ayyoubide ainsi que la coupole surmontant la cour centrale et reposant sur des pendentifs à *muqarnas*, « probablement la plus grande coupole ayyoubide conservée ». En l'absence de toute inscription de fondation, cependant, ce monument reste difficile à dater précisément. J. Sauvaget suivant l'aspect général du monument et d'après les remarques de K. Ġazzī (qui ne cite malheureusement pas ses sources) en faisait un monument zenguide fondé par un émir de Nūr al-Dīn (1146-1174) et restauré aux XVe et XVIe siècles. Il fut suivi sur ce point par H. Gaube et E. Wirth [11]. Plus récemment, M. Meinecke attribua sa fondation à l'époque ayyoubide tardive tout en ajoutant que la coupole, par comparaison avec l'architecture damascaine, date très probablement de l'époque mamelouke (vers le milieu du XIVe siècle) et que le monument doit sans doute être identifié avec la demeure décrite par Ibn al-Šiḥna sous le nom de Dār al-Faḫrī [12]. Aucun bilan de ces discussions, pourtant importantes, n'apparaît dans l'ouvrage de Y. Tabbaa.

Quant aux madrasas, Y. Tabbaa met justement l'accent sur leur rôle dans la défense du sunnisme contre le chiisme en Syrie du Nord et sur le caractère souvent officiel de ces fondations. Il s'interroge aussi avec raison sur les liens qui purent exister entre architecture palatine et architecture religieuse. Toutefois, là aussi certaines de ses identifications sont loin d'être convaincantes et ne s'appuient sur aucune véritable démonstration. Ainsi, la madrasa al-Kāmilīya, monument anonyme situé dans le faubourg sud d'Alep dont l'architecture laisse penser qu'elle date en effet de l'époque ayyoubide, est identifiée sans discussion à une madrasa fondée par la princesse Fāṭima Ḫātūn fille d'al-Kāmil et épouse d'al-ʿAzīz sultan d'Alep (1216-1236). Y. Tabbaa s'appuie là sur une argumentation jadis développée par E. Herzfeld et dont on peut aisément juger la faiblesse [13] : Ibn al-Šiḥna au XVe siècle parle d'une madrasa Kāmilīya intra-muros construite par un certain Ibn Kāmil. Ce dernier nom pourrait être lu Bint al-Kāmil (fille d'al-Kāmil). Par ailleurs, Ibn Šaddād dit clairement que la fille d'al-Kāmil a fait construire un établissement pour soufis (*ḫānqāh*) près de l'hôpital de Nūr al-dīn, au sud-ouest de la grande mosquée. Si donc elle fut à l'origine de ces deux bâtiments pourquoi n'eût-elle pas fondé également une autre madrasa *extra-muros* qui porta son nom (al-Kāmilīya) ? Il est, on s'en doute, impossible de retenir de telles spéculations. En l'absence de toute inscription il reste difficile d'identifier avec certitude ce monument connu sous le nom de madrasa al-Kāmilīya, mais on pourrait penser, de manière beaucoup plus simple et vraisemblable, qu'il s'agit peut-être de la *ḫānqāh* Kāmilīya mentionnée par Ibn Šaddād à l'extérieur des murs et fondée par al-Kāmilīya femme de l'émir ʿAlā' al-dīn b. Abī l-Raǧā' (m. 654/1256). Nous savons en effet d'après la *ḫānqāh* al-Farāfra, seule *ḫānqāh* ayyoubide à avoir été conservée à Alep, que le plan de ces édifices pouvait être très proche de celui des madrasas et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'au fil des siècles l'appellation de *ḫānqāh* se soit transformée en madrasa. On pourrait aussi supposer que cette madrasa al-Kāmilīya ne fut connue sous ce nom que bien plus tard et qu'il s'agit en fait de l'une des trois madrasas citées sous un autre nom par Ibn Šaddād dans ce quartier et qui n'ont pu être localisées avec précision [14].

Grâce à ses illustrations de très bonne qualité, pour ses descriptions de monuments et pour ses commentaires épigraphiques, l'ouvrage de Y. Tabbaa présente un intérêt certain. Il est toutefois dommage que sa crédibilité soit atteinte par des conclusions souvent hâtives reposant sur une approche trop superficielle des sources historiques.

Anne-Marie Eddé
Université de Reims

(10) Cf. J. Sauvaget, « Inventaire des monuments musulmans de la ville d'Alep », *REI*, 1931, 59-114, notamment nº 6 ; H. Gaube-E. Wirth, *Aleppo*..., Wiesbaden, 1984, 385.

(11) Cf. Ġazzī, *Nahr*, II, 189 ; Sauvaget, « Inventaire », nº 19 et *Alep*, n. 393 ; Gaube-Wirth, *Aleppo*, 366.

(12) M. Meinecke, *Die mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien*, 2 vol., Glückstadt, 1992, 238, 460.

(13) Cf. Herzfeld, *Matériaux*, II, 305-306.

(14) Cf. Eddé, *Principauté ayyoubide*, fig. 52 et fig. 58 nos 87, 88, 89.

BCAI 16 (2000) Tabbaa Yasser : Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo, recensé par Anne-Marie Eddé
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net